

Livres

## Mireille Havet, l'inconsolée

Fabienne Pascaud

Publié le 01/08/08 mis à jour le 08/12/20

Partager    

**Extrême, jouisseuse, féroce, mondaine... L'écrivaine Mireille Havet a traversé les Années folles en sainte damnée. Elle laisse un brûlant journal intime.**



« Je serai abracadabrante jusqu'au bout », déclarait dans son ténébreux journal la « *petite poyétesse* » et « *gonzesse de premier ordre* » que lança Guillaume Apollinaire en 1914 ; qui troubla, adolescente, son aîné Paul Fort ; émut, jeune fille, Colette, et fut vivement célébrée, jeune femme, par Cocteau, le compagnon des nuits d'opium : « *Une fille comme toi mérite la première place* », l'encourageait-il... Seulement Mireille Havet fut tellement abracadabrante, sulfureuse amazone des Années folles, que la postérité se fit un devoir d'oublier cette étoile filante trop douée, morte de tuberculose dans la solitude et la misère à 34 ans (1932), après avoir été une jeune écrivaine prodige promise à tous les succès, une indomptable don Juane du Paris lesbien, un esprit libre et acéré qui ne supportait aucun masque.

Mais voilà qu'en 1995 l'héritière de l'ultime amie à qui Mireille Havet, malade, avait confié ses papiers retrouve par hasard dans le grenier de la maison familiale le journal intime qu'écrivit de 1913 à 1929 la scandaleuse camarade de son aïeule.

Quelques milliers de pages incandescentes et crues, écrites au pistolet, que se charge aussitôt d'éditer Claire Paulhan, goûteuse de textes rares. C'est la révélation. On découvre une artiste tout ensemble proche de Marcel Proust pour sa vision assassine d'une société à la dérive, de la religieuse portugaise pour ses vertiges amoureux, des plus roués libertins du XVIIIe pour ses transgressions de tout tabou, de Dostoïevski pour ses descentes aux enfers. Une extrême. Une jouisseuse. *« J'aime la vie. Elle me monte à la tête, elle m'envahit. Elle surpasse ses promesses comme une maîtresse follement amoureuse et qui ne craint plus de trop prouver son amour. J'aime la vie et elle m'aime. Je sens sur mes joues ses longues caresses. [...] J'ai la chance inouïe d'avoir faim de tous les plats du monde et d'agrandir au contraire mon appétit à mesure qu'âprement je dévore l'univers »*, écrit-elle en 1922.

Tout, alors, semble encore possible à la jeune et frêle poétesse, tôt fêtée dans le Paris artiste de l'époque, ambitieuse, rosse et mondaine, arborant crânement cheveux courts, canne, costume d'homme et cravate. Elle n'a jamais dissimulé son goût passionné des femmes et n'a jamais vraiment souffert non plus d'ostracisme, née dans un milieu bourgeois plutôt curieux et éclairé. Son père, peintre de profession, mourra quand même fou dans un asile ; a-t-elle hérité de la neurasthénie profonde de ce père-là ? Mireille Havet décide très tôt d'interrompre ses études, choisit l'oisiveté, refuse de chercher tout travail pour aider sa mère à subvenir aux besoins de la famille. Elle préfère sans complexe se laisser entretenir par des maîtresses fortunées - *« J'acceptais d'elle ce qui est naturel entre amants, qu'elle assure ma vie matérielle »*, avoue-t-elle en 1925 à propos du grand amour de sa vie, Reine Bénard. Elle préfère surtout aimer. Depuis l'enfance. Jusqu'à ne jamais se consacrer assez à sa vocation - l'écriture -, jusqu'à se noyer dans la paresse, au point de perdre même, au gré de ces incessantes errances sentimentales, l'unique grand roman qu'elle ait commencé, opportunément intitulé *Jeunesse perdue*.

Amoureuse de l'amour, Mireille Havet, telle que la décrit dans sa foisonnante biographie Emmanuelle Retailaud-Bajac, connut rarement maîtresse à sa cannibale mesure. Ces insatisfactions chroniques - *« je souffre d'aimer trop et je souffre que l'on m'aime. Je souffre d'être si exigeante et si difficilement heureuse. Je souffre de cette différence qu'il y a entre la vie quotidienne et celle que j'imagine. Je suis incorrigible et ne me résigne à aucun arrangement »* - devaient vite la mener à la drogue - *« afin d'être plus légère, de mieux percer le mystère, de m'évader, bien que vivante encore, de la terre et de ses ruses »*.

*Elle n'en sortira pas, malgré des tentatives de désintoxication moult fois recommencées. Mireille Havet a osé décrire comme peu d'opiomanes comment « aller droit à l'enfer par le chemin même qui le fait oublier », tout en reconnaissant : « ma folie ne me rend pas heureuse, mais je la préfère ». Aux frontières du masochisme, sa lucidité émerveille. Et ce regard impitoyable sur elle-même et le monde. « La vie, c'est un endroit où l'on meurt », dit-elle sans craindre les paradoxes. Ne fut-elle pas proche des artistes d'avant-garde tout en cultivant un*

*romantisme d'un autre âge ; d'apparence libérée, ouverte, affranchie tout en accumulant les préjugés antisémites et nationalistes, tout en se comportant en macho avec ses petites amies qu'elle battait volontiers, tout en se moquant ouvertement des « gousses », elle qui n'aimait rien tant que « pervertir » les sages bourgeoises hétérosexuelles ?*

*La femme était consciente de ses cruautés, de ses fêlures : « J'ai perdu ce qui faisait de moi un poète et je suis devenue un être avec toutes les paresse, toutes les lâchetés, tous les désirs des êtres que la vie a domestiqués, asservis sous son poing de fer, courbés sous le joug de l'argent, de l'amour et de l'ennui. » C'est qu'elle est avant tout une femme de l'entre-deux-mondes. Elle a vu mourir les guerriers des derniers empires en 14-18, vu s'effondrer l'économie mondiale en 1929 ; elle disparaît en 1932 quand va poindre le nazisme et autres atrocités contemporaines. Sans s'en rendre toujours bien compte, la garçonnette-médium des Années folles fait le pont entre le triste hier et le terrible demain, deux moments de déchirure - « je suis une grande brèche où toutes les monstruosité du monde peuvent passer ». Elle n'y résiste pas. Car celle qui adore danser le tango dans les bouges habillée en homme refuse le « mentir vrai » de son ami Jean Cocteau, dont elle incarnera le personnage de la Mort dans Orphée, habillée par sa camarade Chanel, en 1926. Elle abhorre le mensonge. Affronte ses outrances et ses vices. Décrit avec une cinglante vérité la violence d'une sexualité irrépressible : « Dans la tombe, je tombe. »*

*Au moins Mireille Havet la ténébreuse, la veuve, l'inconsolée, qui se comparait si souvent à un pauvre Arlequin, aura-t-elle été au bout de ses labyrinthes. Mais seul son journal plaintif et convulsif, lapidaire et lyrique, témoigne de ce cheminement de sainte damnée. Il était son salut. Il est aujourd'hui sa résurrection. L'écriture comme jamais aura ici sauvé une âme perdue de ses démons, enfin magnifiés pour l'éternité.*

*Fabienne Pascaud*

---

#### **A LIRE**

\*\*\* "Mireille Havet, L'enfant terrible", d'Emmanuelle Retillaud-Bajac, éd. Grasset, 524 p., 20,90 €.

\*\*\*\* "Journal 1918-1919", de Mireille Havet, éd. Claire Paulhan, 256 p., 20 €. Suivi de Journal 1919-1924, 544 p., 35 €, de Journal 1924-1927, 448 p., 36 €.

\*\* "Carnaval", de Mireille Havet, éd. Claire Paulhan, 248 p., 23 €.